

XAVIER MASSÉ

REPERCUSSIONS

ISEDITION

© 2016 – IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal
13003 MARSEILLE
www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-118-2
ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-119-9

Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty
Directrice d'ouvrage : Marina Di Pauli
Illustrations de couverture et intérieures : © Shutterstock

Collection « Sueurs glaciales »
Directeur : Harald Bénoliel

Retrouvez toutes nos actualités sur les réseaux sociaux :

Facebook.com / isedition
Twitter.com / is_edition
Google.com / +is-edition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

XAVIER MASSÉ

RÉPERCUSSIONS

ISEDITION

RÉSUMÉ

Kevin White est amnésique partiel et séquentiel depuis l'enfance. Pour résumer, chaque jour, à partir de 17h jusqu'au réveil le lendemain matin, il ne se souvient absolument de rien.

Pour pallier à ce handicap particulièrement gênant, Kevin organise sa vie de façon méthodique : repères de temps, post-it, aides psychotechniques... Toute sa vie est minutée et organisée pour qu'il subisse le moins de préjudices possibles.

Mais un jour, sa vie bascule. Kevin se réveille dans la salle des coffres d'une banque fédérale ! Trois millions de dollars ont disparu alors que les portes de la banque sont restées fermées toute la nuit et qu'il n'y a ni témoin, ni braqueur.

Sans souvenir, il devient aux yeux des enquêteurs le suspect numéro 1 de ce casse pour le moins insolite.

Mis en examen, Kevin va alors devoir remonter dans son passé pour découvrir la vérité sur cette histoire... et sur sa vie.

À mon père.

PROLOGUE

Vendredi 3 mai - 18 heures 27

Un grand flou...

C'est tout ce que je distinguai en ouvrant les yeux.

Accompagnée d'un bourdonnement fracassant, ma tête jouait du marteau piqueur. J'avais du mal à maintenir mes paupières ouvertes, mon crâne me faisait mal et il me fallut plusieurs minutes avant de faire surface. Je m'étais légèrement redressé et appuyé dos au mur : je n'avais pas la force de me lever complètement.

Une multitude de sons semblait me parvenir des quatre coins de la pièce ; je n'y voyais pourtant personne d'autre que moi... C'était sûrement un effet d'écho.

Impossible de bouger, j'étais encore trop fatigué.

Les voix – d'hommes et de femmes – commençaient à se faire entendre plus précisément, mais je n'avais toujours aucune idée de leur provenance.

La salle dans laquelle je me trouvais était assez froide à mon goût... Le sol était en marbre gris et la teinte des murs, sinon identique, s'en

rapprochait fortement ; sur trois pans, des petits tiroirs superposés, tous numérotés et classés en ordre croissant : difficile d'interpréter ce que je voyais.

En face de moi, une immense porte, différente de toutes celles que j'avais pu voir dans les magazines de bricolage : elle paraissait blindée.

Dix minutes plus tard, la douleur qui me vrillait le crâne commençait à s'estomper, mais mon bras droit était ankylosé et des fourmillements se firent sentir : pour l'aider à se réveiller, je m'étirai comme un chat.

J'avais la sensation d'être dans le potage, comme lors de ces lendemains de fête où, au réveil, vous ne faites fièrement qu'une seule promesse : « Plus jamais je ne boirai ! ».

Mon cerveau commençait à émerger, je décidai donc de me lever.

Oooohh ! Ça tangué ! Allez mon gars ! Courage ! On fait un pas après l'autre et on sort de cette pièce.

Je me rapprochai de l'immense porte légèrement entrebâillée et y apposai mes deux mains pour la pousser vers l'extérieur. Je fus surpris par son poids : elle pesait au moins une tonne ! Elle s'ouvrit doucement, centimètre par centimètre, jusqu'à me permettre de passer de l'autre côté.

Sur le seuil, je stoppai net.

Comme si cela pouvait m'aider à comprendre, l'une de mes mains se mit machinalement à gratter ma tête avant de se laisser finalement tomber le long de mon corps, comme un poids mort. Je restai droit comme un piquet, complètement ahuri par ce qu'il se passait sous mes yeux.

Il y avait là un nombre impressionnant de personnes qui s'activaient dans tous les sens : policiers, secouristes, SAMU, pompiers...

Je restai sans voix mais dans ma tête, une petite phrase tournait en boucle : *Mais où je suis là ? Qu'est-ce qui se passe bon sang ?!*

À peine étais-je sorti qu'un homme en uniforme de secouriste s'était précipité vers moi :

« Monsieur ! Monsieur... ça va ? »

Je n'avais même pas la force de lui répondre. Je ne savais pas si cette léthargie était due au choc visuel ou à ma migraine qui perdurait.

– Monsieur, ça va ?

Il avait radouci sa voix en me posant une seconde fois la question ; il avait dû remarquer que je n'étais pas dans mon assiette.

Je réussis quand même à lui décrocher quelques mots afin qu'il n'ait pas à me questionner une troisième fois...

– Oui ça va, je suis juste un peu sonné.

– Restez tranquille, que je vous examine.

Pendant que le jeune homme procédait à une auscultation minutieuse de mon corps, j'en profitai pour l'interroger.

– Dites-moi, il se passe quoi ici ?

– Mais, vous ne vous rappelez pas ? Vous ne savez pas ce qui s'est passé ?

Je tournai la tête vers lui, le regardai droit dans les yeux et, sans même lui parler, parvins à lui faire comprendre que je ne plaisantais pas.

Il baissa la tête et continua de m'examiner.

Il palpa ma nuque pour une dernière vérification. C'est là qu'il me glissa un message à l'oreille, révélation du genre à faire disparaître la pire gueule de bois en un claquement de doigts.

– Monsieur, vous avez dû subir un choc émotionnel pour ne pas vous rappeler... Vous devriez aller à l'hôpital.

– Je vous ai dit que ça allait ! Dites-moi juste ce qui s'est passé.

– Vous avez été victime d'un casse à la Banque Fédérale et vous avez été pris en otage.

Mes yeux s'écarquillèrent soudain et le fixèrent.

– Ça va ? a-t-il répété.

– Ça... ça va... répondis-je avec quelques hésitations.

J'essayais de rembobiner le film, mais impossible de me souvenir.

Sur ma gauche, assises en rang d'oignons le long d'un mur, une dizaine de personnes pieds et poings liés avaient encore une cagoule sur la figure. Les policiers s'efforçaient d'être les plus rapides possible pour les libérer.

Je restais stoïque. Ébahi par la scène, je ne comprenais rien et regardais bêtement tous ces gens encore apeurés de ce qui leur était arrivé.

Le plus choquant à mes yeux était cette femme serrant sa fille dans ses bras comme si c'était la dernière fois... Je ne parvenais pas à imaginer ce qu'elle avait dû ressentir au cours de ces heures passées dans le noir à se demander si elle reverrait un jour son enfant. Assaillie par une trouille constante, chaque seconde a dû lui sembler une éternité !

Mais je n'étais pas le seul assommé par l'événement. Tout près de la mère de famille, un homme avait le visage en sang. Probablement castagné par les braqueurs, il maintenait une poche de glace sur le haut de sa tête. Du sang – maintenant à moitié séché – avait coulé le long de sa chemise. Il n'était pas beau à voir : avec ses yeux azurés par les coups et son nez fracassé, il ressemblait à un personnage de fiction.

Je me tâtai instinctivement le dessus du crâne, histoire de vérifier par moi-même que je n'avais pas de séquelle liée à une quelconque tentative héroïque de ma part... Après tout, j'avais pu essayer de sauver tous ces gens, mais peut-être que ça s'était soldé par une bonne raclée !

Étonnamment, je n'avais ni coupure ni bosse. Juste cette bonne gueule de bois.

Alors que tout ce petit monde s'agitait toujours, je regardai la banque dans son ensemble.

Je supposai qu'il s'agissait d'une bâtisse ancienne : la pièce principale était immense... Au fond, des marches menaient à une énorme porte, et les hauts plafonds à la française étaient recouverts de fresques à l'italienne. Les guichets se situaient sur ma droite, parfaitement alignés et suffisamment espacés pour permettre aux gens de ne pas se marcher dessus dans la file d'attente. Derrière moi étaient installés quelques

bureaux, et un panneau accroché au mur indiquait la direction des commodités.

Je tournai légèrement la tête pour entrevoir l'endroit où je m'étais réveillé. J'en avais très rapidement conclu que c'était la salle des coffres, mais... qu'est-ce que je faisais là-dedans ? J'étais médusé.

À côté des guichets, les policiers commençaient à recueillir des informations toutes fraîches auprès des témoins potentiellement en état de parler.

Un groupe de flics discutait en faisant de grands mouvements de bras pour tenter de simuler les faits et gestes des braqueurs. Reconstituer toutes les scènes du crime et relever les empreintes leur prendraient certainement des jours !

L'un d'entre eux me fixait et je réalisai que j'en faisais tout autant... Non qu'il m'eût semblé fort sympathique : trop fatigué pour continuer mon analyse visuelle, mon regard s'était simplement arrêté dans sa direction.

Il se mit à discuter avec son collègue de droite, assez coincé à mon goût dans son costard trois-pièces. Ils baissèrent les yeux sur leurs papiers, m'observèrent de nouveau, puis réexaminèrent leurs documents avant de se regarder... Aïe !

Lentement, ils approchèrent de moi et me dévisagèrent.

– Monsieur White ? me demanda l'homme au costard.

– Heu...

Je n'osais pas dire oui : j'avais trop peur de ce qu'ils allaient m'annoncer.

– Monsieur White ?

Même si mon humour un peu sarcastique me le demandait, je ne voulais pas le faire répéter une troisième fois.

– Oui, c'est moi. Et à qui ai-je l'honneur ?

– Je suis l'inspecteur Natchez, répondit Monsieur Costume, et voici l'inspecteur Smith.

Smith ? Celui-là, vu les sourires qu'il décroche, je vais l'appeler le Mariolle.

– J’imagine que vous voulez mon témoignage ?

Ils se regardèrent quelques secondes et le blanc qui s’installa plomba l’atmosphère.

– Monsieur White, comment vous expliquer ? Cela risque d’être un peu plus long qu’un simple témoignage.

Je vis leurs regards se durcir.

– Écoutez, je risque d’avoir un problème pour témoigner...

Il ne me laissa pas finir ma phrase :

– Monsieur White, il serait préférable que vous nous suiviez au poste.

– Mais pourquoi ? Tout le monde est interrogé sur place ! rétorquai-je.

– Je pense vraiment que ce serait préférable, Monsieur.

– Bon écoutez, je suis crevé. J’ai passé une journée plutôt intense en émotions, je pense que ça se voit sur mon visage. J’aimerais bien rentrer chez moi le plus tôt possible, alors là on fait fissa et pour le reste on verra demain. Ça vous va ?

J’étais assez doué dans le domaine du commerce, mais là, je n’avais visiblement pas emballé ma clientèle.

Le Mariolle regarda Monsieur Costume puis s’approcha de moi.

Il orienta sa tête vers mon oreille avant d’y coller sa bouche. Il devait penser que j’étais sourd... Calmement et d’un ton très sec, il commença à me parler. Là, je sentis qu’il ne fallait pas en rajouter.

« Monsieur White, je vais être clair : aujourd’hui, à la Banque fédérale, douze otages ont été ligotés, masqués et dénudés. Les portes de la banque étaient fermées de l’intérieur... Si vous êtes quelqu’un de perspicace, ça veut dire que personne n’en est ressorti, ni otage ni braqueur. Dans des sacs poubelles, on a retrouvé les fringues et téléphones portables des victimes. Mais vous, si on vous regarde quelques secondes, Monsieur White, vous êtes le seul à ne pas avoir les mains liées et vous ne portiez pas de masque... Vous êtes par ailleurs plutôt bien sapé et on vous a retrouvé sortant de la salle des coffres... Je parie que si je demande à votre petite copine de vous appeler, ça va vibrer dans votre pantalon. »

Il attendit quelques secondes avant de poursuivre :

« Et le plus important, Monsieur White... Trois millions de dollars ont disparu, et je n'espère qu'une chose : que cet argent n'a pas, lui non plus, quitté la banque. Je reformule donc ma demande, Monsieur White : je veux que vous me suiviez non pas pour témoigner, mais pour que vous m'expliquiez comment vous en êtes arrivé là. Suis-je clair ? »

Pendant un instant, je m'étais déconnecté de la discussion et essayais de me rappeler ce qui avait pu se passer.

« Monsieur White ? Monsieur White, vous êtes toujours avec nous ? »

Mes yeux clignèrent comme si je revenais sur Terre et ma langue, collée à mon palais, n'arrivait pas à se délier.

Je palpai discrètement le côté droit de mon pantalon en espérant qu'il se trompait, mais je sentis bien mon téléphone. Dans l'autre poche, je perçus comme un bruit de froissement. Je mis la main à l'intérieur tout doucement pour ne pas affoler ces rois de la gâchette, et en ressortis un petit papier... Un post-it !

Il n'y avait pas grand-chose à en tirer. Il y était noté : « *17 heures, rappelle-toi !* ».

Bien, génial ! Le genre de message où l'on se dit : « *Ah ! oui, c'est vrai, je me rappelle maintenant ! Je vais tout vous expliquer... Hahaha ! Qu'elle est bête cette histoire !* ». Mais là, ce ne fut pas le cas.

J'étais toujours abasourdi par ce qu'il venait de me balancer.

Ce bout de papier me rappelait évidemment quelque chose ; il était dans ma poche de façon permanente depuis maintenant pas mal d'années. D'ailleurs, quand l'encre finit par s'effacer, j'en réécrivis un au propre, avec toujours cette même petite phrase : « *17 heures, rappelle-toi !* ». Ce post-it résumait parfaitement bien ma vie, mais je ne savais pas comment le leur dire.

Je regardai encore cette sibylline inscription avec, comme tous les jours, la même réaction : « *Ah ! oui, c'est vrai... J'avais oublié* ».

Comment leur annoncer cette magnifique nouvelle me concernant ? À mon avis, ça n'allait pas arranger mon cas.

« Je... je... »

Je n'arrivais pas à parler.

– Je ne me souviens de rien pour la simple et bonne raison que je souffre d'amnésie partielle et séquentielle. J'ai beau me creuser la tête, je ne vois pas... Je suis désolé.

– Bien, Monsieur White, il est vraiment temps de venir avec nous. Je suis sûr que nous trouverons un sujet de discussion.

* * * * *

Mesdames et Messieurs, je m'appelle Kevin White, et je souffre depuis l'enfance d'une maladie rare : je suis atteint d'amnésie partielle et séquentielle. Aujourd'hui, je suis le suspect numéro un du casse le plus étrange qui soit. À cet instant, la seule chose dont je suis sûr, c'est que je suis très, très... mal barré. Quant à ce qui me fait le plus peur, c'est que ce casse ne soit que la partie immergée de l'iceberg.

Voici mon histoire.

FIN DE L'EXTRAIT

Il vous reste 93% du livre à lire sur la version complète

TABLE DES MATIÈRES DE LA VERSION COMPLÈTE

Résumé.....	4
Dédicace.....	5
Prologue.....	6
1.....	14
2.....	24
3.....	30
4.....	35
5.....	40
6.....	45
7.....	64
8.....	68
9.....	71

10.....	83
11.....	100
12.....	106
13.....	112
14.....	118
15.....	128
16.....	138
17.....	143
18.....	146
19.....	160
20.....	168
21.....	171
22.....	176
23.....	178
Remerciements.....	182
Ce livre vous a plu ?.....	185
Découvrir nos autres livres.....	186